



UNIVERSITE PARIS X NANTERRE

Etienne BALIBAR, Professeur de Philosophie politique et morale (émérite)
UFR Littératures , Langages et Philosophie
200 avenue de la République, Bâtiment L, 92001 Nanterre Cedex (France)

Adresse personnelle : 39 rue Gazan, 75014, Paris (France) – téléphone 01 4580 3114 –
portable : 06 3099 59 72. Adresse électronique : e.balibar@wanadoo.fr

Paris, le 25 avril 2018

**Rapport préliminaire en vue de l'autorisation de soutenance de thèse de Mme Caterina
DI FAZIO**

**A l'attention de M. le Président de l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne
Et de M. le Professeur Denis Kambouchner, Professeur délégué au service des thèses**

**Sous couvert de Mme Linda Arbane, responsable du service des thèses Sciences
Humaines**

Madame Caterina DI FAZIO présente, en vue de l'obtention du grade de Docteur en Philosophie de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et du grade de Docteur de l'Université Charles (Prague) en philosophies allemande et française, une thèse intitulée « Phénoménologie de l'espace politique chez Maurice Merleau-Ponty et Jan Patočka », préparée en cotutelle sous la direction de MM. les Professeurs Renaud Barbaras et Karel Novotny.

Il s'agit d'un travail important de 482 pages, parfaitement organisé et présenté, comportant Introduction générale, Note sur les textes cités, huit chapitres principaux répartis en trois grandes parties, Conclusion générale, Bibliographie abondante et systématique, annexes détaillant les manuscrits et textes inédits, extraits rares de Jan Patočka, schémas et illustrations, synopsis, suivies d'un index nominum.

Le travail de Mme Di Fazio a plusieurs caractéristiques remarquables, qui en rehausent l'intérêt. D'une part il propose une lecture croisée à la fois précise et subtile d'importants développements philosophiques chez Merleau-Ponty et chez Jan Patočka, ce qui permet de transformer notre compréhension du cours pris par la phénoménologie au milieu du XXème siècle, en dialogue implicite ou explicite avec Heidegger et d'autres auteurs, et en étroite relation avec des préoccupations civiques et éthiques, qui débouchent sur une critique du cours de la civilisation occidentale à l'époque moderne et contemporaine. D'autre part, il se fixe l'objectif, extrêmement ambitieux, d'une refonte de l'articulation entre pensée du politique et discours phénoménologique, de façon à mettre en évidence, ou mieux : à constituer leur inhérence réciproque, ce qui implique en particulier de faire passer des analyses du politique (comme institution et comme action) d'une modalité « pré-phénoménologique » (telle qu'on peut convenir de la lire chez Hannah Arendt) à un statut de phénoménologie de l'intersubjectivité agonistique. Ceci conduit, en particulier, à proposer

une lecture novatrice du rapport implicite entre les idées développées par Merleau-Ponty dans sa célèbre (et énigmatique) « Note sur Machiavel » de 1949 et les notes posthumes contenant les esquisses de sa « dernière philosophie », désormais accessibles dans leur intégralité, qui démontre l'existence d'un lien généalogique et conceptuel entre les premières et les secondes, dont la compréhension du « chiasme » de la *chair du monde* doit sortir transformée. Dans cette analyse se joue en particulier un déplacement du primat traditionnel (depuis Hegel, Marx, Heidegger) du problème de la *temporalité* vers le problème de la *spatialité* qui semble reléguer au second plan le couplage de la condition politique de l'homme avec l'historicité, à moins qu'il ne s'agisse plutôt d'une autre conception de l'historicité, moins « spiritualiste » et plus « corporelle ». C'est ici notamment que la convergence (voire même la traductibilité réciproque) des analyses de Merleau-Ponty et de celles de Patocka s'avère riche de conséquences, en particulier grâce à l'élucidation de la fonction constituante des « trois mouvements de l'existence » (enracinement, travail, liberté), sur laquelle Mme Di Fazio revient plusieurs fois tout au long de la thèse. Mme Di Fazio ne manque pas non plus de souligner les implications concrètes d'une analyse phénoménologique et cosmopolitique qui associe spatialité constituante, ouverture et liberté de mouvement, en évoquant, dans la trace des derniers textes d'Etienne Tassin et en forme d'hommage discret à sa mémoire, la question contemporaine du rejet des réfugiés et des migrants.

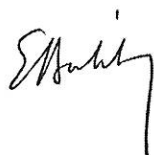
La thèse de Mme Di Fazio convoque une grande richesse de références philosophiques, incluant notamment des discussions d'Aristote, de Machiavel, de Descartes, de Hobbes, de Borkenau et Heidegger, de Schmitt, de Patocka et de l'ensemble de œuvres de Merleau-Ponty depuis la *Phénoménologie de la perception* et sa réception de certains travaux de physiologie expérimentale dont elle évoque les prolongements contemporains. A chaque fois, au lieu de simplement présenter les développements qui serviront immédiatement à sa démonstration générale, elle se donne la peine de retracer leur dérivation à partir des idées fondamentales de l'auteur. On dispose ainsi des protocoles de l'apprentissage philosophique de l'auteure, qui l'ont conduite à ses hypothèses de travail. Ces développements sont-ils superflus ? Je dirai que non, à la fois parce qu'ils nous permettent de saisir *quelle lecture* du corpus justifie les interprétations proposées (et l'on a plaisir à revisiter soi-même ce qu'on connaissait ou croyait connaître pour la suivre dans son projet), et parce qu'ils sont fortement structurés par le développement d'une question de fond, qui est la *division historique des conceptions de l'espace*, dont il faut retracer la genèse à partir de notions antithétiques du mouvement, pour pouvoir en déduire après-coup le choix (éthique autant qu'ontologique) entre une politique du contrôle de la mobilité des sujets (et donc de la peur) et une politique de leur libération (avec le risque qui l'accompagne). Reste que, dans la perspective d'une publication éventuelle (et souhaitable), il sera sans doute opportun de limiter certains excursions et de supprimer quelques redites.

L'argument de Mme Di Fazio est problématique dans le meilleur sens du terme. Il appellera donc une discussion serrée sur certains points. Elle croit pouvoir tracer une grande ligne de démarcation, traversant toute la modernité, entre la conception de la politique à l'œuvre chez Machiavel, fondée sur le primat de *l'apparaître* des acteurs sur la scène publique où ils se *présentent* les uns aux autres (idée manifestement dérivée d'Arendt), et la conception hobbesienne, fondée sur la *représentation* qui implique aussi la réduction de toute spontanéité et transpose le théologique dans le politique. Cette division serait à la fois exhaustive et sans recouvrement d'un terme par l'autre. Elle vient ensuite s'appliquer sur une opposition phénoménologique entre le monde de *l'immédiat*, qui est aussi celui dans lequel les sujets s'affrontent en tant que corps porteurs de signification, et le monde de la *médiation*, qui est aussi celui de l'abstraction ou de l'assujettissement au pouvoir qui « protège » le peuple. C'est de cette application que procède ensuite la généalogie menant chez Merleau-Ponty de la

« Note sur Machiavel » (et de Machiavel lui-même, dont il faut dire que Mme Di Fazio procure une lecture très éclairante, nourrie d'une connaissance approfondie du débat contemporain sur son œuvre) à « l'invisible visibilité » du monde. A tout le moins conviendra-t-il cependant de discuter deux points philologiquement et théoriquement délicats (d'ailleurs liés entre eux par l'intermédiaire d'une reprise de la catégorie heideggérienne du *Weltbild*) : d'une part la question de savoir s'il existe une *catégorie unique (et univoque) de « représentation »* recouvrant à la fois *l'autorisation du représentant* (citée comme *Repräsentation* par Patocka) et l'objectivation (ou la géométrisation) du sensible (*Vorstellung*) (distinction que le français malheureusement occulte) ; d'autre part la question de savoir si l'assujettissement de la pensée moderne au primat de la rationalité « représentative », à supposer qu'on en admette l'unité, implique par récurrence que la pensée pré-moderne (notamment grecque) ait vécu son rapport au monde dans l'élément de l'immédiateté. On ne peut s'empêcher à ce sujet de se demander également s'il n'y a pas, en fait, un très grand écart entre l'idée du politique référée au modèle de la *polis* (auquel renvoie essentiellement Patocka, mais aussi Arendt) et l'idée machiavélienne de la lutte pour le pouvoir « princier » (même s'il n'est pas assimilable à un Etat), qui constitue la référence de Merleau-Ponty. Ce qui rendrait peut-être la convergence entre les deux grands phénoménologues un peu moins aisée sur le terrain du politique.

Telles sont du moins les questions que le rapporteur se propose de soumettre à la candidate, si les conditions de la soutenance en offrent la possibilité.

Nous concluons sans hésitation ni réserve à la venue en soutenance de ce très beau travail.



Etienne BALIBAR
 Professeur émérite (philosophie politique et morale), Université Paris-Ouest Nanterre
 Emeritus Professor of Humanities, University of California, Irvine
 Anniversary Chair of Modern European Philosophy, Kingston University, London
 Visiting Professor, Columbia University in the City of New York, 2015-2018